



*Tout-à-coup un soldat bondit hors des  
buissons... (Page 1676)*

C. I.

LIVRAISON 221







Luders serra les poings et lança un regard furieux à l'homme qui l'avait trahi.

A ce moment le patron de l'hôtellerie entra dans la salle.

— Il paraît qu'on veut m'arrêter ! lui dit le fugitif.

— Pourquoi ? demanda le patron en s'adressant au policier. Cet homme n'a rien fait de mal !

Puis s'apercevant de la présence du voleur, il s'écria :

— Ah !... C'est vous, Termalen ?... Je suis sûr que vous êtes pour quelque chose là-dedans, bandit que vous êtes !

— Comment !... Qu'est-ce que vous dites ?

— Taisez-vous donc !... Vous n'êtes qu'une affreuse canaille !

Puis, se tournant de nouveau vers l'agent de police, il se mit à plaider en faveur de Luders.

— Laissez donc ce pauvre type tranquille ! lui dit-il. Il a déjà bien assez souffert !

Mais le policier demeurait impassible.

— Il faut que je fasse mon devoir, affirma-t-il.

— Votre devoir ?... Quelle plaisanterie !... Vous n'avez pas me faire croire que vous avez reçu l'ordre d'arrêter cet homme ?

— Ceci est mon affaire.....

Puis, s'adressant encore une fois à Luders, il répéta :

— Suivez-moi, je vous prie.....

Il n'y avait pas moyen de résister. Du moins, cela n'aurait servi à rien qu'à aggraver encore sa situation.

Le malheureux tira son portefeuille de sa poche pour régler sa dépense, mais le patron de l'hôtellerie refusa de prendre son argent et lui dit :

— Vous ne me devez rien du tout... Considérez-vous comme mon invité.....

Luders lui tendit la main.

— Que Dieu vous récompense ! lui dit-il.



— Que Dieu vous protège ! répondit l'hôtelier.

Puis, tandis que le fugitif était sur le point de sortir avec le policier, il s'avança vers le voleur avec un air menaçant :

— Vous êtes un bandit, une canaille, un misérable !

— Je vous défends de m'insulter !

— Taisez-vous, malfaiteur !

Termalen comprit qu'il n'aurait pas été prudent de répondre, car l'hôtelier était dans une grande colère et il paraissait sur le point de perdre complètement son sang-froid.

Il se borna à hausser les épaules et il sortit pour se rendre au bureau de police où Luders venait d'être conduit. Ce dernier fut amené devant un commissaire qui lui demanda :

— Vous avez déserté de Légion française, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.....

— Comment vous appelez-vous ?

— Fritz Luders.....

— Matricule ?

— 828.....

Le commissaire s'adressa à un secrétaire et lui dit :

— Voulez-vous voir s'il y a une demande d'extradition pour cet homme.

Le secrétaire consulta une liste et répondit :

— Oui Monsieur le commissaire... La demande d'extradition vient justement d'arriver ce matin... La voici.

Le magistrat prit la feuille et l'examina attentivement.

Puis il releva la tête et dit à Luders.

— Je le regrette pour vous, mais nous allons être obligés de vous renvoyer d'où vous venez.....

— A Cayenne ?

Le ton de la voix de Luders exprimait un profond désespoir.



— Il n'y a pas moyen de faire autrement, reprit le commissaire. Nous sommes liés par les conventions diplomatiques.....

— Ayez pitié de moi !... Je préférerais me tuer !... Vous n'avez pas idée des tourments que l'on inflige aux déserteurs !

Le commissaire continuait de regarder Luders avec un air perplexe. Il voyait bien, à la mine du déserteur, qu'il devait avoir beaucoup souffert et il paraissait fort apitoyé.

Finalement, il se tourna vers le policier qui l'avait arrêté et lui demanda :

— Qui vous a dénoncé cet homme ?

— Le planteur Termalen.....

— Il l'aura fait pour gagner la prime et je suppose qu'il vous a promis de la partager avec vous, n'est-ce pas ?

Le policier protesta avec véhémence, mais le commissaire lui ordonna de se taire.

— Préparez les papiers pour le prisonnier, ordonna-t-il au secrétaire. Il partira par le premier bateau..... En attendant mettez le dans une cellule.

Puis, se tournant encore une fois vers Luders, il s'exclama avec un air peiné :

— Que voulez-vous mon pauvre ami ?... Il faut bien que je fasse mon devoir !



Tous les efforts du malheureux Fritz Luders avaient été vains.

Maintenant, il se trouvait seul dans sa cellule, le désespoir au cœur.

Le sort qui l'attendait était pire que la mort et mal-



gré son courage, il était tombé dans un état de dépression voisin de l'hébétude.

Un gardien, qui avait eu pitié de lui, lui avait donné un paquet de cigarettes et il fumait sans discontinuer, mais il ne voulait prendre aucune nourriture.

Finalement, la porte de la cellule s'ouvrit et un geôlier apparut, accompagné de deux agents de police.

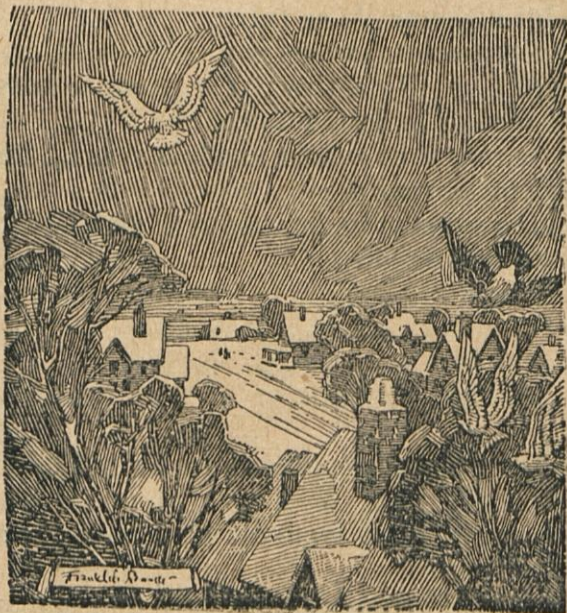
— L'on va vous conduire à bord d'un navire en partance pour Cayenne, lui dit-il. Tendez vos mains.....

Fritz Luders obéit sans protester et on lui mit les menottes.

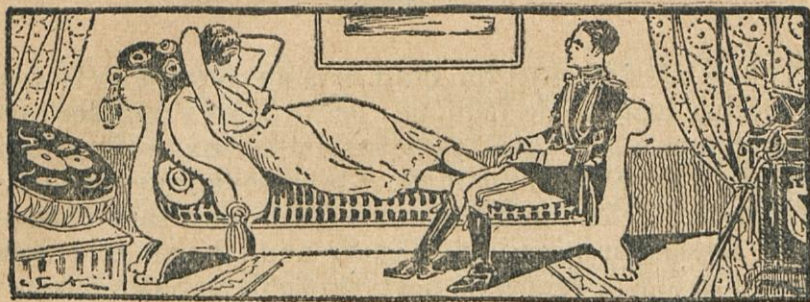
Il n'avait même plus la force de penser.

Il suivit les agents qui le firent monter dans une voiture qui se dirigea vers le port.

Maintenant, tout était fini pour le malheureux fiancé de Leni Røeder..... Tous ses espoirs étaient définitivement anéantis !







CHAPITRE CCLII.

DOULOUREUSE RENCONTRE.

Il n'y avait que quelques jours que Leni Roeder et Max Erwig étaient arrivés à Paramaribo et déjà la jeune fille se sentait en proie à une invincible nostalgie qui ne lui laissait plus de paix. Elle ne songeait qu'à la possibilité de revoir son fiancé, mais elle comprenait bien que ce ne serait sans doute pas chose facile.

Elle ne pouvait même pas être sûre de ce que Fritz était encore en vie, puisqu'il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas eu de nouvelles de lui.

Le missionnaire Van Houten l'avait accueillie avec la plus affectueuse cordialité, mais il avait insisté pour qu'elle commence son service à la mission avant de s'occuper de rechercher son fiancé.

Leni avait obéi avec une grande bonne volonté et elle faisait tout son possible pour que l'on soit content d'elle. Mais sa pensée était absente et son cœur se serrait à l'idée que Fritz pouvait être en danger et qu'il aurait sans doute eu besoin de son aide.

Un jour, à bout de patience, elle dit au missionnaire :

— Je ne peux plus attendre, M. Van Houten... Laissez-moi partir pour Saint-Laurent, où se trouve la garnison de mon fiancé... Là, je pourrai m'informer et avoir des nouvelles. Peut-être aussi pourrai-je lui venir en aide.



Le missionnaire, qui était déjà au courant de la douloureuse histoire de Leni, ne voulut point s'opposer plus longtemps à la réalisation de ses audacieux projets. Toutefois, il ne manqua point de lui faire remarquer que l'entreprise qu'elle voulait tenter n'était point sans danger.

Leni se prépara immédiatement au départ et, le jour suivant, elle se rendit au port où elle devait s'embarquer à bord d'un navire en partance pour la colonie française.

Elle se trouvait sur le quai, parmi les personnes qui attendaient pour pouvoir monter sur le bateau quand, tout-à-coup, son visage devint d'une pâleur mortelle et ses yeux se remplirent d'une expression d'indicible angoisse.

Un homme à la mine défaite s'avavançait entre deux agents de police...

— Fritz !... Fritz !

Le cri de Leni avait résonné avec un accent de tel désespoir que tout le monde se retourna pour le regarder.

Le prisonnier reconnu aussitôt cette voix.

Stupéfait, il releva la tête et ses yeux se fixèrent sur le visage de sa fiancée.

— Leni ! s'écria-t-il d'une voix étranglée par l'émotion.

— Fritz ! Fritz ! s'exclama encore une fois la jeune fille.

Et, fendant la foule, elle accourut vers le jeune homme, les bras tendus en avant.

Tout le monde se taisait et la foule s'était instinctivement écartée pour laisser passer Leni.

Tout-à-coup, elle s'arrêta et laissa échapper un gémissement.

Elle venait de s'apercevoir de ce que Fritz Luders avait les menottes aux poignets.

Que signifiait cela ?



Mais elle n'eut qu'un court instant d'hésitation, puis elle se jeta au cou de son fiancé en criant :

— Fritz ! Fritz ! mon pauvre amour !

Mais le jeune homme ne répondait pas. Ses lèvres tremblaient et il était incapable de prononcer une parole.

Pourquoi es-tu prisonnier ? lui demanda Leni.

Le malheureux fit un grand effort et finalement il s'écria :

— Sauve-moi, Leni !... Je suis perdu !

Les agents de police, qui étaient demeurés un instant décontenancés par cette scène inattendue, reprirent bientôt l'air sévère que leur devoir leur commandait de garder. Saisissant le prisonnier par les bras et par les épaules, ils l'entraînèrent de force.

Mais Leni ne voulait pas se séparer de lui. De son côté, Fritz faisait tous ses efforts pour se délivrer de l'étreinte des policiers.

— Laissez-moi ! hurlait-il. Je ne veux pas retourner à la Légion ! Je veux rentrer dans mon pays !

Mais les agents ne pouvaient naturellement pas tenir compte de ce qu'il voulait où il ne voulait point et ils repoussèrent la jeune fille qui pleurait et sanglotait avec un tel désespoir que tous les assistants étaient émus.

Les femmes surtout prenaient parti pour elle car elles avaient pitié de sa douleur.

Mais que pouvait-on faire ?

C'était en vain que Leni s'adressait à ceux qui la regardaient pour les supplier de lui venir en aide.

— Venez à son secours ! implorait-elle. Il ne faut pas qu'il retourne à la Guyane ! Aidez-nous !

Mais ces clameurs étaient vaines. Personne n'aurait pu lui venir en aide, parce que personne n'aurait osé s'opposer à la force publique.

Finalement, les agents de police réussirent à faire



monter le prisonnier sur le bateau.

Le cœur de Leni se déchirait. Elle avait l'impression qu'un voile lui obscurcissait la vue et elle sentait ses forces lui manquer.

Elle se sentait sur le point de perdre connaissance, mais elle s'efforça de résister. L'intensité de son amour lui donnait une force presque surhumaine.

Il fallait absolument qu'elle trouve un moyen de sauver Fritz... Il fallait qu'elle le sauve à tout prix.

Elle avait compris qu'il avait tenté de fuir et qu'il avait été arrêté ensuite par la police hollandaise. Maintenant, on allait le renvoyer à la Guyane et il allait devoir comparaître devant un conseil de guerre pour être jugé comme déserteur.

Elle ne pouvait permettre une chose pareille. Elle devait réussir à faire en sorte qu'on ne le ramène pas à Cayenne !

Mais le temps pressait, car le bateau allait bientôt partir !

Comme une folle, elle courut vers la maison des missionnaires et s'y précipita tout essouffée.

Stupéfaits, le père Van Houten et Max Erwig vinrent à sa rencontre pour lui demander ce qui lui était arrivé, car elle était pâle comme une morte et tremblait de tous ses membres.

Max Erwig et le missionnaire la regardaient avec inquiétude. Ils la firent entrer dans un salon et la firent asseoir dans un fauteuil.

— Qu'est-il arrivé, Leni ? lui demandèrent-ils.

Tout en sanglottant éperduement, la malheureuse jeune fille leur dit qu'elle venait de voir son fiancé entre deux agents de police qui l'avait conduit à bord du bateau de Cayenne.

Erwig et le missionnaire se sentaient étreints d'une pénible émotion en voyant l'immense douleur de la pau-



vre enfant et en pensant au triste sort qui attendait Fritz Luders.

— Aidez-moi, je vous en supplie ! implorait la malheureuse en se tordant les mains de désespoir.

— Mais que pourrions-nous faire ?

— Il faut absolument le sauver, M. Van Houten... Le bateau ne part que dans une heure... Il y a encore le temps d'intervenir, de s'adresser aux autorités !

Le missionnaire réfléchit un instant, puis il dit :

— Nous pourrions peut-être tenter de persuader le consul d'intervenir pour empêcher le départ de Fritz Luders.

— Oui !... Allons chez le consul !... Courons vite !... Ne perdons pas un instant !



Ils eurent la chance de pouvoir être reçus tout de suite par le consul qui était généralement très occupé mais qui par hasard, n'avait pas d'autres visites à ce moment là.

Il écouta avec attention le récit de Leni et se montra vivement intéressé, mais quand la jeune fille eut terminé, il hocha tristement la tête et s'exclama :

— Je crains fort de ne pouvoir réussir à venir en aide à votre fiancé, Mademoiselle... Néanmoins je ferai tout mon possible, mais j'aime mieux vous dire d'avance que je n'ai pas grand espoir... Allons chez le chef de la police...

Tous les quatre sortirent ensemble et prirent une voiture pour se rendre chez le chef de la police. Ils furent reçus avec beaucoup de politesse, mais le fonctionnaire répondit au consul qu'il n'était pas en son pouvoir d'em-



pêcher que Luders soit renvoyé à Cayenne. Une demande d'extradition avait été faite et l'on ne pouvait faire autrement que de la mettre à exécution.

Leni était au comble du désespoir et le consul la regardait avec compassion.

— Ayez du courage, Mademoiselle ! lui dit-il. Il faut vous résigner à l'inévitable !

— Me résigner ? se récria la malheureuse. Non, jamais !

— Mais que voulez-vous faire ?... Il ne vous reste plus qu'à retourner dans votre pays !

— Non !... Je ne veux pas m'éloigner de mon fiancé. Je resterai ici et je dédierai ma vie aux malheureux qui souffrent. Ici, je pourrai au moins avoir des nouvelles de Fritz et attendre un miracle qui me permettra peut-être de le sauver plus tard.

Elle se tut, puis un éclair passa dans ses yeux.

Se levant soudain, elle sortit sans ajouter un mot et se mit à courir vers le port.

— Elle espère voir encore une fois son malheureux fiancé ! murmura Max Erwig en la suivant du regard.

Et il s'élança pour la suivre.

Quand il l'eut rejointe, il lui demanda :

— Où vas-tu Leni ?

— Au bateau...

— Je viens avec toi... Je ne veux pas te laisser seule.

Leni ne répondit pas. Elle n'entendait rien, ne comprenait rien autre que ce qui préoccupait son cœur. Elle voulait à toute force s'approcher encore une fois de Fritz. réussir à lui dire quelques mots, lui affirmer qu'elle lui resterait toujours fidèle et lui promettre qu'elle chercherait tous les moyens possibles de lui venir en aide.

Elle courait aussi vite que ses jambes pouvaient la porter car elle avait peur d'arriver trop tard. Il ne restait plus que dix minutes avant l'heure annoncée pour le départ du bateau



Dès qu'elle eut mis le pied sur le pont du navire, elle vit venir à elle deux agents de police, qui lui barrèrent le chemin. Ce fut en vain qu'elle leur montra son billet de passage pour Saint-Laurent du Maroni et un officier le bord vint lui dire que le capitaine avait donné l'ordre de ne point lui permettre d'embarquer.

— Vous n'aurez qu'à faire le voyage sur un autre bateau ou à vous faire rembourser votre billet, Mademoiselle, lui dit-il.

Leni tenta de protester contre cet abus, mais cela ne servit à rien et elle dut redescendre à terre.

Le bateau était sur le point de partir. On retira la passerelle et on détacha les cables tandis que la sirène mugissait.

Les machines se mirent en mouvement et, lentement, le navire commença de s'écarter du quai.

Soudain, un grand cri retentit : ,

— Leni !

La jeune fille tressaillit et releva la tête. Elle aperçut le visage de son fiancé dans l'encadrement d'un hublot.

— Ne te désespère pas, Fritz ! lui cria-t-elle. Je te resterai toujours fidèle.

Le malheureux eut un triste sourire et répondit :

— Il vaut mieux que tu ne pense plus à moi, ma petite, Leni, car nous ne nous reverrons plus... Tout est fini maintenant !

— Non !... Courage, Fritz !... Je te sauverai !... Je ne t'abandonnerai point !

Le malheureux dit encore quelque chose, mais la jeune fille ne pouvait plus l'entendre parce que le bateau était déjà trop loin. Mais les deux fiancés continuèrent d'échanger des signes de la main jusqu'à ce que le navire fut sorti du port.

Leni restait toujours à la même place, comme mé-



duisée suivant d'un regard de démente le bateau qui s'éloignait vers la haute mer.

Quand il ne fut plus qu'un point noir à l'horizon, elle se laissa tomber à genoux, se cacha le visage dans ses mains et éclata en sanglots.

Max Erwig, qui était resté auprès d'elle sans même qu'elle s'en soit aperçue, lui posa doucement sa main sur l'épaule et lui dit :

— Viens, Leni... Revenons à la maison.

Sans répondre, elle se releva et le suivit, s'appuyant sur son bras. Tous deux se dirigèrent vers la maison des missionnaires et ni l'un ni l'autre ne prononça pas un seul mot durant tout le chemin.

#### CHAPITRE CCLIII.

### LA TRAHISON D'AMY NABOT.

Avant de sortir, Picquart avait fait porter à Amy Nabot un billet pour lui recommander de ne point quitter l'hôtel, seul endroit où elle puisse se considérer comme étant réellement en sécurité.

Elle était reconnaissante au colonel de cette marque de sollicitude et elle se sentait déjà beaucoup plus tranquille. La seule chose qu'elle craignit encore était que Dubois découvre où elle était et vienne l'importuner et la menacer.

Chaque fois qu'elle entendait des pas dans le corridor elle sursautait et se mettait à trembler.



Finalement elle entendit frapper à la porte et elle reconnut la voix du colonel.

Toute agitée, elle courut lui ouvrir.

— Rassurez-vous ! lui dit-il. Vous ne devez pas avoir peur... Ici vous êtes en sûreté et vos ennemis ne peuvent plus vous atteindre.

Puis il lui raconta comment les trois malfaiteurs avaient été arrêtés.

— Et maintenant, que va-t-il advenir de moi ? demanda l'aventurière qui ne se sentait pas encore tout à fait rassurée.

— Je vais faire en sorte que vous puissiez retourner tranquillement en France et que vous n'ayez rien à craindre pendant le voyage, lui dit l'officier.

— Et le Chéikh ? demanda Amy Nabot. Ne pourra-t-il pas me faire de mal ?

— Je ne pense pas qu'il essaierait de vous nuire car je l'ai vu et je lui ai parlé très clairement... Il sait que vous êtes sous ma protection.

L'aventurière fixa sur Picquart un regard étonné.

— Oh, Monsieur le colonel ! s'exclama-t-elle. Vous avez osé faire cela ? Ne craignez-vous pas que cet homme se venge en vous créant des ennuis ? On le dit très puissant.

— Il a certainement une grande influence, mais je ne le crains pas. Il a longtemps vécu en Europe et il est parfaitement au courant de nos usages... S'il se juge offensé par ce que je lui ai dit, il n'a qu'à m'envoyer ses témoins.

— Croyez-vous qu'il fera cela ?

— Je n'en sais rien, mais si j'avais eu une discussion semblable avec Esterhazy, il m'aurait sûrement provoqué en duel !

Ce disant, le colonel Picquart regardait fixement Amy Nabot dans le blanc des yeux.

L'aventurière détourna son visage.



— Pourquoi me parlez-vous d'Esterhazy en ce moment ? demanda-t-elle.

— N'étiez-vous pas très amie avec lui ?

— Si...

— Je suppose que vous savez qu'il a été arrêté sous l'inculpation de haute trahison ?

— Oui... Je l'ai lu dans les journaux.

Amy Nabot alluma une cigarette avec un air indifférent, comme si les paroles du colonel ne lui avaient fait aucune impression. Mais en réalité, elle se sentait fort mal à l'aise et elle se demandait pourquoi l'officier lui faisait subir cet interrogatoire tellement inattendu.

Picquart hocha la tête avec un air mélancolique.

Durant quelques instants, il garda le silence, continuant toujours de regarder fixement l'aventurière. Puis, se penchant vers elle, il lui dit d'une voix sourde :

— Quand vous vous êtes trouvée enfermée dans la maison d'Esterhazy et que vous pouviez vous croire prisonnière pour le restant de votre vie, n'avez-vous jamais pensé à ce malheureux capitaine Dreyfus, relégué là-bas, à l'île du Diable ? Et vous n'avez pas eu à souffrir les tourments que l'on inflige à ce pauvre homme injustement condamné ! Vous avez eu la chance de pouvoir échapper à vos ennemis et vous avez bien vite recouvré votre liberté... Mais personne ne vient en aide à cet infortuné !

— Mais pourquoi me parlez-vous de cela, colonel ? s'écria l'aventurière avec un air impatienté.

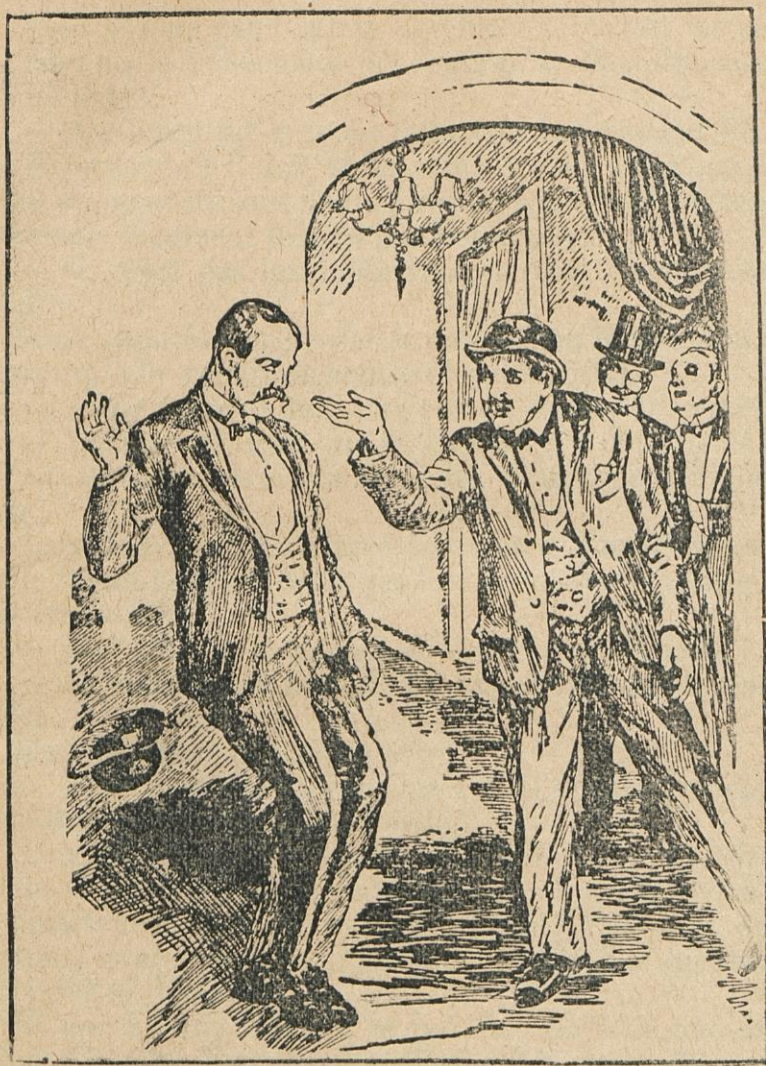
— Parce que je suis persuadé de ce que vous devez connaître, au moins en partie, l'infâme intrigue qui a été cause de la condamnation de ce malheureux...

A ces mots, l'aventurière sursauta.

— Moi ? s'exclama-t-elle. Mais qu'imaginez-vous donc ? Je ne sais absolument rien !

Mais Picquart ne se laissait pas convaincre aussi facilement.





*Beppina lui envoya une bourrade qui le fit  
chanceler... (Page 1688).*







Avec le plus grand calme, comme s'il n'avait même pas entendu la véhémence dénégation de l'aventurière il poursuivit :

— A ce moment-là, vous étiez très intimement liée avec Esterhazy et il doit certainement vous avoir parlé de tout ce qui se tramait pour ruiner le capitaine Dreyfus. Ce fameux document falsifié par Esterhazy...

— Ce n'est pas lui ! interrompit Amy Nabet sans réfléchir.

Mais aussitôt après, elle se mordit les lèvres, comprenant qu'elle venait de commettre une gaffe.

Un éclair apparut dans les yeux du colonel Picquart.

— Vous savez donc que ce document a été falsifié ? fit-il sur un ton légèrement ironique. C'est déjà quelque chose !

Amy Nabet ne put faire autrement que d'avouer qu'elle savait effectivement que le document en question avait été falsifié.

— Eh bien, dit le colonel, dites-moi qui l'a fait...

— Je n'en ai pas la moindre idée ! affirma l'aventurière.

Mais Picquart insista :

— Dites la vérité ! s'exclama-t-il. Il est absolument nécessaire que vous disiez la vérité...

Amy Nabet luttait contre elle-même. Elle s'efforçait de trouver une échappatoire pour ne point répondre directement, mais le colonel se mit à l'assaillir de questions avec une telle insistance qu'elle dut bientôt renoncer à se défendre.

Et après tout, n'aurait ce pas été une folie que de vouloir défendre Esterhazy et Henry ? N'avait-elle pas été abandonnée de l'un comme de l'autre ? N'était-ce pas le moment de se venger de cet abandon ?

— Allons ! Dites-moi qui a fabriqué le document sur lequel on s'est basé pour condamner Dreyfus ! insistait l'officier.



L'aventurière eut encore un court instant d'hésitation, puis elle murmura :

— Le colonel Henry !

Picquart la regarda avec un air étonné.

— Henry ? Le colonel Henry ? répéta-t-il d'une voix qui tremblait d'émotion...

— Oui, confirma Amy Nabot. C'est bien lui...

— Mais quel intérêt pouvait-il avoir à faire cela ?

Amy Nabot eut un sourire étrange.

Pour rien au monde elle n'aurait voulu avouer que c'était elle même qui avait exigé que le colonel Henry commette cette monstrueuse action, que c'était-elle qui avait voulu se venger de Dreyfus parce qu'il l'avait quittée pour épouser Lucie.

— Je n'ai jamais pu savoir au juste pour quelle raison Henry avait imaginé cela, dit-elle. Mais je serais portée à croire que c'était par inimitié personnelle à l'égard de Dreyfus... Henry est un homme très ambitieux et je crois qu'il considérait le capitaine Dreyfus comme un obstacle à son avancement.

Picquart était profondément ému.

Il ne lui serait certainement jamais venu à l'idée de soupçonner le colonel Henry d'avoir été l'auteur de ce faux et, même maintenant, en dépit des affirmations d'Amy Nabot, il avait encore peine à le croire. Il ne voyait pas du tout pourquoi Henry aurait éprouvé les sentiments d'inimitié personnelle envers le capitaine Dreyfus, ni pourquoi il aurait pu le considérer comme un obstacle à son avancement, comme le disait l'aventurière.

Néanmoins, il se souvenait maintenant de ce qu'il avait remarqué, au temps où il était chef de la section des Informations Secrètes, que le colonel Henry paraissait quelque fois étrangement nerveux et préoccupé et que les rapports qu'il rédigeait manquaient souvent de clarté.



Et puis, Amy Nabet devait bien savoir ce qu'elle faisait et ce qu'elle disait. Il n'était guère admissible qu'elle aurait osé affirmer que le colonel Henry s'était rendu coupable d'une pareille infâmie si cela n'avait pas été conforme à la vérité, parce qu'elle devait bien se rendre compte de la responsabilité qu'elle prenait en disant cela.

Picquart était tellement agité qu'il éprouva le besoin de s'isoler dans la solitude afin de pouvoir réfléchir plus à l'aise et mettre un peu d'ordre dans les pensées qui se bouscuyaient dans son esprit.

Il se leva et tendit la main à Amy Nabet.

— Excusez-moi, Madame, fit-il, — mais il faut que je m'en aille...

— Je regrette de vous voir partir dans un tel état d'agitation, colonel, lui répondit l'aventurière.

— Ne trouvez-vous pas qu'il y a de quoi être agité ? Ce que vous venez de me révéler et tout simplement renversant ! Jamais de ma vie je n'ai éprouvé une pareille surprise !

— Est-ce que vous aller communiquer ce que je vous ai dit à l'Etat-Major ?

— Naturellement ! Je vais télégraphier tout de suite pour demander l'autorisation de retourner à Paris afin de pouvoir témoigner au procès qu'on va faire à Esterhazy... Dites-moi encore une chose : Esterhazy a-t-il été complice d'Henry dans la falsification de ce document ? Quel rôle a-t-il joué ?

— Vous m'en demandez trop... Je n'en sais rien...

— Je suis absolument convaincu de ce que le colonel Esterhazy n'est pas innocent. Il y a déjà longtemps que je le soupçonne et il était même le seul officier que j'avais des raisons de soupçonner. Et vous, Madame ? Quelle est votre opinion à ce sujet ?



— Je vous répète, colonel qu'il ne faut pas trop me demander.

Picquart eut un amer sourire.

— Je sais que vous êtes au courant de tout, fit-il. Vous savez tout ce qui s'est passé dans les coulisses... Vous viendrez à Paris avec moi et vous témoignerez au procès d'Esterhazy.

— Jamais de la vie ! Je ne veux pas faire cela !

Picquart haussa les épaules.

— Je comprends que cela vous soit désagréable, répondit-il, — mais je crains qu'il ne sera pas possible de vous épargner ce désagrément... En tout cas, vous ne courrez aucun danger car les coupables seront certainement mis hors d'état de nuire pour le restant de leurs jours, de sorte que vous n'aurez pas lieu de craindre d'être victime d'une vengeance de leur part... Et puis, le petit dérangement auquel vous devrez vous résoudre aura été compensé d'avance par le fait que vous avez pu recouvrer la liberté que vous aviez perdue et que vous étiez en grand danger de ne plus jamais retrouver...

Amy Nabot ne trouva rien à répondre. Elle se sentait étreinte par une sorte d'angoisse et elle regrettait presque d'avoir eu recours à Picquart pour lui demander de lui venir en aide. Son retour n'allait représenter pour elle que de nouveaux ennuis.

Au moment où Picquart allait se retirer, quelqu'un frappa à la porte.

C'était le commissaire de police qui, accompagné d'un secrétaire, venait interroger Amy Nabot au sujet de ce qu'elle pouvait savoir en ce qui concernait la maison d'Estralba.

Picquart s'en fut après quelques instants, laissant Amy Nabot avec le magistrat.

L'interrogatoire dura plus d'une heure.



Avant de s'en aller, le commissaire avertit Amy Nabot de ce qu'elle aurait à se tenir à la disposition de la justice durant les prochaines vingt quatre heures, parce qu'elle serait certainement interrogée de nouveau. Elle était donc priée de ne pas s'éloigner de l'hôtel pendant cette période.

#### CHAPITRE CCLIV.

#### LA PUNITION.

Fritz Luders n'avait plus conscience de ce qui se passait autour de lui. Il ne pensait même plus au châ-timent qui l'attendait. Maintenant qu'il avait perdu tout espoir de regagner sa liberté et de rejoindre Leni, tout lui était devenu indifférent.

Il avait revu sa fiancée... Mais dans quelle circons-tances ! Tout cela lui faisait l'effet d'un affreux cauchemar !

Son cœur se serrait en une douloureuse étreinte. La respiration lui manquait. Il lui semblait qu'il allait mourir.

Mourir ! Cela aurait été encore préférable après tout, que de revenir à Cayenne, que de subir la punition à laquelle on soumettait à cette époque les déserteurs de la Légion !

Le malheureux regarda ses mains. Elles avaient été si étroitement ligotées qu'elles étaient toutes gonflées et avaient pris une teinte bleuâtre.



Pourquoi l'avait-on ligoté comme un vulgaire criminel ?

Quel mal avait-il fait, en somme ? Il avait seulement voulu aller rejoindre sa fiancée et revoir son pays. Cela n'était-il pas tout naturel ?

Dans son âme simple et un peu primitive, Fritz Luders ne songeait pas à se dire qu'un corps d'armée formé d'éléments aussi disparates que la Légion Etrangère ne pourrait pas continuer d'exister sans une discipline extrêmement sévère et que l'ordre n'aurait pu y être maintenu sans des punitoins très dures pour ceux qui se montraient indociles.

Il ne parvenait pas non plus à s'expliquer comment il se faisait que Leni se trouvât à Paramaribo. Sans doute était-elle venue pour le chercher, mais comment avait-elle pu faire un pareil voyage ?

Et en quel état l'avait-elle retrouvé ! Prisonnier, les menottes aux mains entre deux sergents de ville !... Déserteur !

Finalement, terrassé par la fatigue, il s'endormit.

Quand il s'éveilla, le bateau était arrêté.

Bientôt, la porte de la cabine dans laquelle on l'avait enfermé s'ouvrit et deux gendarmes hollandais s'approchèrent de lui. L'un d'eux portait les galons de brigadier.

— Nous sommes arrivés, annonça le gradé. Nous allons descendre à terre.

Luders ne répondit pas. Il ne paraissait même pas s'être aperçu de la présence des deux hommes.

Le brigadier lui frappa sur l'épaule.

— Allons, venez, lui dit-il. Levez-vous... Ayez du courage. Je vous assure que ça me fait de la peine de devoir vous ramener à Cayenne... Si vous étiez arrivé à Paramaribo quelques heures plus tôt, vous auriez été sauvé... C'est dommage !



Péniblement, le malheureux se leva et suivit les deux gendarmes qui paraissaient réellement compatir à son malheur. Tous trois prirent place dans un canot qui les conduisit à terre.

Deux gendarmes français attendaient sur le môle le débarquement de leurs collègues hollandais et du prisonnier et ils les accompagnèrent au Bureau de la Place.

Luders fut immédiatement amené en présence de l'officier de service qui s'exelama en le voyant :

— Ah, ah ! C'est Monsieur Luders, n'est-ce pas ? Vous avez voulu faire le touriste à ce qu'il paraît ? Maintenant, vous allez pouvoir vous reposer tout à votre aise des fatigues du voyage !

Puis l'interrogatoire commença.

— Vous avez déserté à deux, dit l'officier. Où est votre compagnon ?

— Il est mort ?

— De quelle façon ?

— Il a été atteint d'une balle au moment où nous traversions le Maroni dans un canot indien...

— Tant mieux pour lui ! Il a eu plus de chance que vous...

— Je le crois aussi...

Puis l'officier se tourna vers un sergent qui attendait ses ordres et lui commanda :

— Vous le mettez dans une cellule obscure, au pain et à l'eau... Compris ?

— Bien, mon lieutenant...

Le sergent fit un signe à Luders de le suivre, mais le prisonnier ne bougea pas.

— Mon lieutenant ! dit-il.

— C'est vous qui me condamnez au cachot obscur et au pain et à l'eau ?

— Oui... Vous préféreriez du poulet et du champagne ?



— Vous n'avez pas le droit de me condamner à cette punition de votre propre autorité... C'est contraire au règlement...

— Voyez-vous ça ? s'exclama l'officier avec un air à la fois indigné et méprisant. Monsieur le déserteur qui veut m'enseigner mon devoir !

Et saisissant sa cravache, il en cingla brutalement le visage du prisonnier.

Luders laissa échapper un gémissement de douleur et une longue balafre apparut sur son visage.

— Avez-vous encore quelque chose à dire ? railla l'officier avec un cruel sourire.

— Oui mon lieutenant...

— Et quoi donc ?

— Que vous venez d'accomplir une action héroïque en frappant un homme qui ne peut se défendre...

L'officier demeura un instant décontenancé.

Peut-être avait-il honte de son geste, mais il ne pouvait naturellement pas avoir l'air d'admettre qu'il avait eu tort en présence du sergent.

— Cet animal là a la langue trop bien pendue ! s'écria-t-il. Au lieu de le conduire immédiatement à sa cellule, vous allez commencer par l'attacher pendant deux heures en plein soleil... Ça le ramènera peut-être au sentiment de la discipline qu'il paraît avoir un peu oublié durant son voyage de vacances dans la colonie hollandaise !

— Bien, mon lieutenant ! dit le sergent qui paraissait apprécier fort l'esprit de son chef. Nous allons le faire cuire à point !

— Bandits ! gronda Luders entre ses dents.

L'officier ne l'entendit pas, mais le sergent du avoir saisi cette parole malencontreuse et il ança au prisonnier un regard rempli d'un indicible férocité.

Puis il appela deux soldats pour l'emmener.



Le malheureux fut conduit à la prison militaire où on le fit arrêter dans la cour.

— Enlevez lui sa veste et sa chemise ! ordonna le sergent.

Les soldats obéirent.

Puis on lui enleva les menottes qu'il avait encore aux poignets et on le fit mettre à genoux. Plusieurs gardiens de la prison s'étaient approchés et l'un d'eux avait attaché des cordes au moyen desquelles il fut si étroitement ligoté qu'il ne pouvait plus faire le moindre mouvement. Pour lui attacher les bras et les jambes, on avait choisi une corde très mince qui lui entraît dans la chair au point d'arrêter presque complètement la circulation du sang.

Le malheureux sentait ses oreilles bourdonner et il lui semblait voir mille lumières danser devant ses yeux. Mais résigné à tout, il se laissait faire stoiquement et sans se plaindre.

Il serrait les dents.

Il voulait absolument se montrer énergique.

Quand il eut été complètement ligoté, le sergent lui décocha un coup de pied qui le fit tomber en avant, la face contre terre. Sa poitrine touchait le sable qui recouvrait le sol de la cour et ce sable, surchauffé par le soleil tropical lui brûlait la peau, lui causant une douleur atroce.

Afin d'éviter tout, au moins, que son visage ne reste en contact avec le sol de la cour, le malheureux était obligé de tenir sa tête renversée en arrière, dans une position extrêmement pénible.

— Que l'un de vous reste de garde auprès de lui, ordonna le sergent.

Puis il s'en fut avec les autres soldats et les geôliers.

Luders laissa échapper un gémissement.

La chaleur était asphyxiante. Il avait l'impression que sa poitrine était appuyée sur une plaque de fer rougie au feu.



L'impitoyable soleil dardait ses rayons incendiaires sur sa tête parmi les flammes d'une fournaise, il ne pouvait plus respirer.

Des pas s'approchèrent.

C'était l'officier qui venait voir si ses ordres avaient été bien exécutés. Il s'avança vers le malheureux et lui dit :

— Vous verrez que ce traitement vous fera beaucoup de bien... Cela vous fera passer l'envie de faire des observations à vos supérieurs !

Et il s'en fut, un peu désillusionné de ce que le supplicé n'ait pas laissé entendre une plainte ni un gémissement en sa présence.

— Il s'obstine à faire la forte tête, se dit-il à part soi. Tant pis pour lui !

Une heure s'écoula.

Luders était encore en vie, mais il ne sentait plus rien. Il n'avait pas tout à fait perdu connaissance, mais son esprit avait sombré dans une sorte d'état crépusculaire, comme s'il avait été sous l'influence d'un anesthétique.

C'est incroyable ce qu'un homme peut supporter !  
Encore une heure se passa ainsi.

Fritz Luders rêvait de sa fiancée. Il la voyait comme si elle s'était réellement trouvée devant ses yeux.

Elle avait traversé l'Océan pour venir le rejoindre.

Pour lui, la liberté ne représentait que la possibilité de vivre auprès de la femme qui l'attendait depuis tant d'années et qui avait tant fait pour mériter son amour.

La liberté !

Il ne devait plus y penser maintenant, car il n'y avait plus aucune chance pour qu'il revoie jamais sa chère Leni... Du moins, pas en ce monde !

Son esprit divaguait...



A présent, il revoyait Haug, son compagnon mort, qui, comme l'avait très justement dit l'officier, avait eu plus de chance que lui.

.....

De nouveau un bruit de pas s'approcha et une voix ordonna.

— Détachez-le et relevez-le...

On défit ses liens et on le mit debout, mais il serait tombé si on ne l'avait pas soutenu.

La peau de son dos et de son cou, complètement noircie, se détachait en lambeaux.

Par dessous, la chair vive avait été presque rotie.

L'un des geôliers se mit à rire et s'exclama :

— Il va changer de peau... Encore deux ou trois de ces bains de soleil et il sera complètement remis à neuf!

Puis, se tournant vers les soldats :

— Et maintenant, conduisez-le au cachot souterrain.

On l'emmena et on le conduisit à une cellule située dans les sous-sol de la prison et qui n'avait pas de fenêtre.

On le jeta sur un bas-flanc et on le laissa seul.

Il se sentait si faible qu'il ne pouvait même pas changer de position et sa gorge était tellement sèche qu'il avait la sensation d'être sur le point d'étouffer.

— Donnez-moi à boire ! implora-t-il. Un peu d'eau !  
Mais personne ne l'entendait.

Il souffrait effroyablement de ses brûlures, mais la soif ardente qui le torturait était un supplice plus terrible encore.

Finalement, au prix d'un effort surhumain, il se re-



leva brusquement et s'élança contre la porte qu'il se mit à marteler à coups de poing.

— De l'eau !... De l'eau ! hurla-t-il comme un dément.

Mais tout-à-coup, il tomba à la renverse et s'abattit sur le sol, privé de connaissance.

Combien de temps demeura-t-il ainsi ? Il aurait été incapable d'en juger.

Il revint à lui en se sentant heurter d'un coup de pied.

Il ouvrit un moment les yeux, mais il dut les refermer tout de suite, ébloui par la lumière d'une lanterne que l'on avait approchée de sa figure.

— Levez-vous et suivez-moi, lui ordonna-t-on.

Luders fit un effort pour se lever mais il n'y parvint pas.

Il porta la main à son front qui était tout mouillé.

Qu'était-ce donc ?

Du sang !

— N'avez-vous pas entendu ce que je vous ai dit ? reprit la voix brutale. Combien de temps allez-vous encore me faire attendre ?

Mais Luders ne bougea pas.

On pouvait faire de lui tout ce qu'on voulait. Même avec la meilleure volonté du monde, il lui aurait été impossible de se lever...





## CHAPITRE CCLV.

### L'ENLEVEMENT.

Le Chéikh Abd-el-Rahman était furieux.

Tous ses plans avaient échoué. Il n'avait pas réussi à s'emparer d'Amy Nabot et, de plus, il avait été offensé...

Ce maudit officier qui avait osé lui parler de cette façon devait être puni !

Son échec n'avait fait que porter son désir à son paroxysme et il aurait donné n'importe quoi pour avoir cette femme dont la seule vue l'aurait enflammé d'une indicible passion.

Il attendait avec impatience le retour du domestique qu'il avait envoyé en ville et à qui il avait ordonné de ne point rentrer à sa maison avant d'avoir trouvé où se cachait Amy Nabot.

Quand le fidèle Hassan revint finalement au palais, le prince courut à sa rencontre.

— Est-ce que tu sais où elle est ? s'écria-t-il.

— Oui, Altesse... Elle occupe une chambre dans le même hôtel que le colonel Picquart...

— Ce dernier l'aurait donc prise sous sa protection ?

— Oui, Altesse...

— Et, à part cela, quelles nouvelles m'apportes-tu ?



— Estralba, Alkmaar, et aussi le monsieur qui accompagnait Madame Amy Nabot ont été arrêtés...

— Malédiction !

Hassan sourit et, s'approchant un peu plus de son maître, il lui dit sur un ton confidentiel :

— Il ne faut pas regretter cela, Altesse... Cela ne peut que seconder nos projets...

— Seconder nos projets ? Comment cela ? Que veux-tu dire ? Tu veux faire de l'esprit, sans doute ? Prends garde à toi ! Si tu te moques de moi, je te ferai fouetter !

Mais le domestique ne se troubla point et, toujours souriant il reprit :

— J'ai une idée, Altesse...

— Eh bien, parle...

— Voici : Madame Amy Nabot doit rester aujourd'hui à la disposition de la police qui doit encore l'interroger...

— Ce qui signifie pour moi qu'il n'y a plus rien à faire !

— Bien au contraire, Altesse !

— Tu es fou ? A quoi penses-tu ?

— Votre Altesse me promet-elle de me donner cent francs si je lui amène Madame Amy Nabot ce soir même ?

— Certainement, et même deux cents !

— J'ai la promesse de Votre Altesse et je tiendrai la mienne...

L'astucieux serviteur regarda autour de lui avec un air circonspect et reprit :

— Je me rendrai moi-même à l'hôtel, Altesse...

— Mais Amy Nabot te reconnaîtra immédiatement !

— Non... Parce que je me travestirai en policier et je dirai à cette dame qu'on la demande au commissariat.